

Langues

Aux States, l'arménien n'a pas dit son dernier mot

C'est par la mobilisation, l'action et une vraie fidélité à la culture arménienne que des chercheurs, des professeurs et des familles issus du Moyen-Orient, principalement du Liban, militent en faveur de la langue arménienne aux États-Unis.

Pauline M. KARROUM (à Nashville)

Elles s'appellent Anny Bakalian et Talar Chahinian. Ces deux chercheuses nées au Liban (lire ci-dessous) sont bien connues par leurs pairs et par les membres de leur communauté. La cause : le rôle incontournable qu'elles jouent pour la promotion de la langue arménienne aux États-Unis. Récemment, les deux chercheuses ont publié dans l'*International Journal of the Sociology of Language* un article intitulé « Language in Armenian American communities: Western Armenian and efforts for preservation ». Il s'agit d'une analyse sur le degré d'efficacité des écoles arméniennes aux États-Unis et sur leur capacité à garantir la pérennité de la langue. L'article apporte plusieurs

informations utiles à ce propos. D'abord, il lève le voile sur les Arméniens issus du Moyen-Orient (dont Beyrouth, évidemment) installés aux États-Unis. Ces derniers constituaient, avant 1980, la plus grande proportion de migrants de cette région résidant aux USA. Cette population a protégé son patrimoine d'origine dès son arrivée. Elle a participé activement à l'établissement d'écoles arméniennes au sein de ce pays dans lequel elle a par ailleurs fait ses preuves. « Scolarisés au sein d'écoles arméniennes du Liban, de Syrie et d'autres pays de la région, ces Moyen-Orientaux tenaient à ce que leurs enfants soient éduqués dans la même tradition », note l'étude des chercheuses. On y apprend également que c'est grâce à eux qu'un débat crucial s'est

posé outre-Atlantique. « Ils ont clairement rappelé à leurs concitoyens que pour se revendiquer arménien, il faut avant tout savoir parler la langue », toujours selon le texte.

« Un effort permanent »

Aujourd'hui, près de 40 ans plus tard, les migrants provenant du Liban n'ont pas changé d'avis. En témoignent les propos de Sarkis Seferian. Ce père de famille, ex-professeur, insiste sur le fait que la transmission de la langue est primordiale pour que la culture arménienne demeure vivante. Il a réussi à transmettre à ses enfants et ses grands-enfants ses idées et son attachement à ses origines. Ainsi, ses deux filles parlent couramment l'arménien.

Grace Seferian, l'une d'elles, fait des heures de route par jour pour accompagner ses

petits à une école arménienne. En effet, elle habite dans une région où il n'y a presque pas de membre de sa communauté. « C'est un sacrifice que de passer un long moment sur la route. Mais c'est indispensable que nos enfants apprennent à écrire et à parler l'arménien », explique-t-elle. Sa plus grande peur demeure sans doute l'abandon de la langue et de la culture. « Continuer à parler la langue est un effort permanent, dit-elle. Je comprends que pour certains, cela soit impossible. Mais si on y tient vraiment, on ne doit pas baisser les bras. »

Grace Seferian évoque toutes les difficultés qu'elle affronte au quotidien. « Lorsque les enfants se retrouvent et jouent ensemble, ils parlent anglais, raconte-t-elle. On leur demande alors de changer de langue. Même s'ils le font,

il est presque impossible qu'ils le fassent à long terme. »

Selon son père, la situation était très différente au Liban. Ce qu'il déplore, c'est l'absence des ressources dont il disposait à Beyrouth. « Ici, il n'y a ni des médias qui s'expriment en arménien ni la vie en communauté dont on profitait pleinement », souligne-t-il. Sarkis Seferian est d'ailleurs très nostalgique de cette période de sa vie. « Ce pays a été généreux avec nous, dit-il. Dans plusieurs quartiers, tu entendais parler l'arménien. Dans les églises, la messe est célébrée dans ta langue d'origine. »

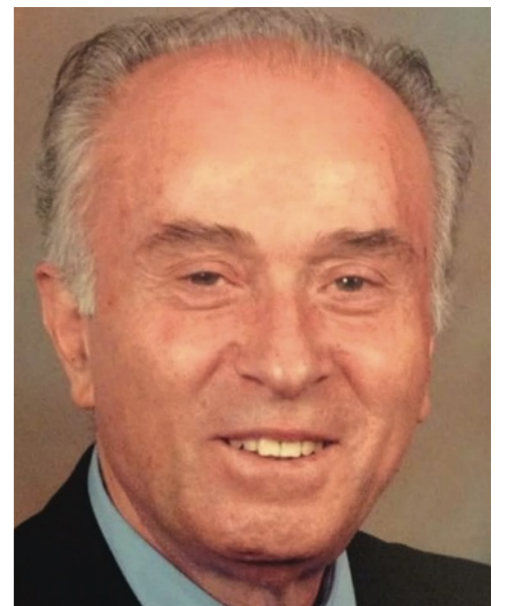
Définition plus « souple »

Certes, ce professeur à la retraite reconnaît que les États-Unis offrent plusieurs avantages pratiques. Mais selon lui, le maintien et la sauvegarde de la culture d'origine deviennent de plus en plus difficiles à mesure que passent les générations. Cela est d'autant plus vrai qu'actuellement, les immigrés issus du Liban, de Syrie et de Turquie ont une moyenne d'âge de plus en plus élevée.

À ce propos, Mmes Bakalian et Chahinian rappellent que près de 1% seulement de la communauté de nouveaux migrants a moins de 18 ans. Cette situation a des conséquences inéluctables sur l'arménien occidental, parce que ces migrants sont ceux qui ont



Grace Seferian fait des heures de route par jour pour emmener ses enfants à l'école arménienne.



Sarkis Seferian est nostalgique de sa vie au Liban.



Talar Chahinian, professeure et chercheuse, qui collabore avec Anny Bakalian.



Pour Sushan Karapetian, les écoles arméniennes aux États-Unis sont généralement peu aptes à produire des diplômés maîtrisant la langue. Photos fournies par RK.

Un débat linguistique inexistant

Les chercheuses Anny Bakalian et Talar Chahinian déplorent qu'aujourd'hui, contrairement à deux décennies plus tôt, « le débat linguistique sur la langue arménienne est inexistant ». Avec de moins en moins d'immigrants qui arrivent du Moyen-Orient, « l'usage de la langue arménienne à la maison est en déclin », selon elles. Dans leur étude, elles soulignent également que les méthodologies utilisées dans l'enseignement de l'arménien en classe sont insuffisantes. Selon elles, « la mission et le but pédagogique du programme des écoles arméniennes ont évolué de la transmission de la langue à des termes abstraits tels que "l'esprit arménien" ou la "culture" ».

Nées à Beyrouth, actives outre-Atlantique

Diplômée de l'Université américaine de Beyrouth (AUB), Anny Bakalian y a enseigné pendant la guerre civile. En 1981, elle émigre aux États-Unis pour poursuivre un doctorat à Columbia et décide d'y rester. Mme Bakalian est l'auteure de plusieurs livres, dont *Armenian Americans: From Being to Feeling Armenian*, aux éditions Transaction Publishers, ou encore *Backlash 9/11: Middle Eastern and Muslim Americans Respond*. Pour sa part, Talar Chahinian a quitté le Liban à l'âge de 10 ans. Elle a obtenu son doctorat en littérature comparée de l'université de Californie et enseigne aujourd'hui à la California State University, à Long Beach.

lutté le plus pour la sauvegarde de la culture arménienne aux États-Unis.

Sushan Karapetian, chercheuse auprès du département des langues et cultures du Proche-Orient à l'université de Californie, estime dans une présentation que « les écoles communautaires arméniennes sont visiblement peu aptes à produire des diplômés maîtrisant l'arménien ». « Ce qui les conduit à des énoncés de mission qui ne mettent plus l'accent sur la compétence

linguistique et qui insistent sur des objectifs tels que le développement d'un fort sentiment national et spirituel », explique-t-elle.

Ainsi, la deuxième et la troisième génération d'Arméno-Américains définissent d'une manière « plus souple » l'identité arménienne. Pour eux, il s'agit de « l'activisme au sein de la communauté et de la lutte pour la cause arménienne », ajoute Mme Karapetian. À cela, il faut ajouter que la situation varie

entre les côtes est et ouest des États-Unis. Ani Garmiryan, responsable auprès de la fondation Calouste Gulbenkian (octroyant des bourses et soutenant des projets dans divers domaines), note qu'à l'est, une bonne partie des Arméniens des troisième ou quatrième générations a cessé d'être arménophone. Mais à l'ouest, la situation est bien différente. Preuve que la langue arménienne, l'une des plus anciennes toujours vivantes, n'a pas dit son dernier mot.

Rendez-vous

Les Libanais très actifs à travers le monde en 2017

Des conférences de la Lebanese Diaspora Energy du ministère des AE aux multiples concerts en Europe ou en Amérique latine, jusqu'à la participation d'une troupe de danse au festival de Rio... Voici un aperçu de ce qui attend la diaspora en cette année 2017.

Noji FARAH

La page des Libanais dans le monde, publiée deux fois par mois dans *L'Orient-Le Jour*, entre dans sa dixième année. Depuis les premières éditions, l'accent a été mis sur l'énergie de cette diaspora pas comme les autres. Coïncidence : le terme énergie est adopté, il y a quatre ans, par le ministère des Affaires étrangères, qui en a fait la Lebanese Diaspora Energy (LDE), dont le succès va grandissant. La quatrième édition annuelle de la LDE, cette grande réunion de Libanais de tous les continents, se tiendra ainsi les 4, 5 et 6 mai prochains à Beyrouth.

La force de ce projet tient dans le fait qu'il n'a nécessité aucune structure juridique risquant de freiner son fonctionnement. En effet, il s'agit de rassembler, sous le patronage de l'État, avec le financement du secteur privé, les éléments libanais actifs dans le monde : économistes, entrepreneurs, hommes politiques, professeurs d'université, artistes et autres qui, petit à petit, sont en train de tisser des liens solides entre eux, grâce aux conférences régionales et celles organisées au Liban.

JOHANNESBURG EN FÉVRIER

La première grande conférence de la LDE hors du Liban avait eu lieu à New York les 16 et 17 septembre 2016, suivie par celle de São Paulo les 27 et 28 novembre. Après les États-Unis et le Brésil, ce grand mouvement se retrouvera cette année à Johannesburg, en Afrique du Sud, où l'équipe du ministre des Affaires étrangères Gebran Bassil est déjà sur place pour recevoir, les 2 et 3 février, les délégations libanaises venant de tout le continent.

Libano-Africains francophones et anglophones, descendants de Libanais de la 3e génération ou fraîchement arrivés en Afrique et aux mélanges multiples se côtoieront ainsi dans le cadre de débats, pour mieux se connaître et développer de nouvelles rela-



L'ambassadeur du Brésil à Beyrouth, Jorge Kadri, en compagnie d'une partie du groupe voyageant pour le carnaval de Rio 2017.



La soprano libanaise Rima Tawil en concert à la salle Gaveau à Paris le 1er février.



Zad Moulataka rend hommage à Adonis à l'Institut du monde arabe à Paris le 21 janvier.



Affiche de présentation du festival Rock in Rio qui se déroulera en septembre 2017.

tions sociales et commerciales. Les banques libanaises et autres grandes entreprises, conscientes de l'ampleur de l'enjeu, accompagneront les participants, appelés à reprendre confiance dans le pays du Cèdre et y investir.

« ROCK IN RIO » LE 15 SEPTEMBRE

Retour au continent latino-américain et plus précisément au Brésil, où cette année l'association RJLiban

et ses membres, installés à São Paulo et Rio de Janeiro, sont en pleine préparation pour accueillir des groupes de touristes venant du Liban. Le voyage autour du carnaval de Rio de Janeiro, du 16 février au 4 mars, est déjà bouclé, avec 40 participants libanais, avec des passeports libanais, français, brésiliens, grecs ou canadiens.

Il s'agira au début de découvrir São Paulo, où de nombreux Libanais ont de la famille. Suivra une journée

spéciale de visite à Nossa Senhora Aparecida (Notre-Dame de l'Apparition), le plus grand sanctuaire d'Amérique latine, qui célèbre en 2017 ses 300 ans. Après cela, départ de Rio de Janeiro en tour d'une semaine en bateau de croisière de luxe, pour découvrir les superbes mers du Brésil, avec des escales à Salvador de Bahia, Ilheus, Búzios et Santos. Retour à Rio pour appuyer, le 27 février, la troupe de danse Beija Flor dirigée par la famille

libanaise Abraão du Akkar, lors du traditionnel défilé du carnaval (voir nos éditions des 18 février 2008 et 9 décembre 2013).

À la fin de l'été prochain, une grande rencontre de jeunes du Liban et d'Amérique latine aura lieu également à Rio de Janeiro à l'occasion du festival Rock in Rio, qui se tient tous les deux ans. Du 15 au 24 septembre, sept journées seront animées dans la nouvelle cité du rock

par les plus grands groupes du monde, entrecoupées par quatre journées de rencontres libanaises dans un magnifique complexe balnéaire. Parmi les stars qui se produiront dans ce festival international figurent déjà Aerosmith, Bon Jovi, Maroon 5, Red Hot Chili Peppers, Billy Idol...

DE MEXICO À PARIS...

En début d'année, la puissante communauté libanaise du Mexique se regroupera autour du traditionnel dîner de gala au Centro Libanés de Mexico City, au cours duquel aura lieu la passation de pouvoir du comité de direction le 19 janvier, en présence de plus de 800 convives. Le Centro Libanés possède deux locaux prestigieux qui font la fierté des Libano-Mexicains et de leurs amis, très unis sur les plans social et professionnel. L'association al-Fannan y anime le côté culturel, avec en particulier des cours de langue arabe dialectal dispensés par le célèbre professeur Nabih Chartouni.

À Paris, la soprano Rima Tawil revient encore une fois à la salle Gaveau, le 1er février, pour célébrer le mariage du chant lyrique avec la langue arabe. Elle donnera ainsi naissance à *Orientalias 2*: « Ce n'est pas seulement une entreprise artistique novatrice et prometteuse, c'est également un acte de civilisation et un geste d'espoir », écrit à son propos l'académicien Amin Maalouf.

Ce concert sera précédé, le 21 janvier, à l'Institut du monde arabe, par celui du musicien et compositeur Zad Moulataka, en hommage au poète et critique littéraire syrien Adonis. Zad Moulataka représentera le Liban à la Biennale de Venise à l'automne 2017.

Le 21 janvier, Souraya Baghdadi présentera au Théâtre de Ménilmontant une création pour une danse orientale contemporaine, *EpokEpic, du corps du délit aux corps déliés*, où sept femmes sur un radeau en pleine mer sont unies dans un effort ultime pour se sauver.

Disparition

Violeta Jafet, icône de la communauté libanaise au Brésil



Violeta Jafet, une grande dame libanaise du Brésil, est décédée à 108 ans. Photo fournie par Roberto Khatlab

Roberto KHATLAB

Le 26 décembre 2016, Violeta Jafet (Yafet), icône de la communauté libanaise et arabe du Brésil, décède à l'âge de 108 ans à São Paulo. Elle est née dans cette ville du Brésil le 10 février 1908 au sein d'une famille originaire de Dhour Choueir. Elle est la fille de Basilio Jafet, qui avait émigré au Brésil en 1888 avec ses frères Nami, Benjamin, Miguel et João, lesquels fondèrent le groupe Jafet à São Paulo. La mère de Violeta Jafet, Adma Mokdessi, était une femme très instruite. En 1921, elle a créé l'Association de bienfaisance des dames syro-libanaises à São Paulo, association qui a fondé l'hôpital syro-libanais, très renommé au Brésil et en Amérique latine.

Violeta Jafet était toujours présente à l'hôpital. Selon une note de la direction de l'établissement, elle a eu une « influence majeure en faisant de l'hôpital syro-libanais une référence dans le domaine de la santé, comme forme de rétribution à la société brésilienne, qui a si bien accueilli les immigrés syriens et libanais arrivés au pays ».